

LE THEATRE *Ecritures p. 196*

Au XVIIe siècle, les contemporains de Molière voient le monde comme un univers éternel et statique dont l'homme peut avoir une vision définitive. La théologie reflète cette conception du monde et donne ainsi au pouvoir monarchique toute sa légitimité puisque ce pouvoir relève directement de Dieu. Les bons rois et les tyrans sont donc considérés comme étant nécessaires à l'économie du monde et au maintien de l'ordre. Toute révolte face au pouvoir établi est alors jugée impie. Au contraire, l'homme des Lumières prend conscience de sa force et de sa liberté. Il se considère l'artisan de son propre bonheur, un bonheur devenu possible et accessible grâce au progrès de la science et de ses promesses. Se sentant responsable de son destin, il veut limiter les effets de l'absolutisme et du fanatisme. Les grandes idées des *Lumières (*écrivains et philosophes qui ont éclairé le siècle), telles la lutte contre la censure et la torture ainsi que la notion même de liberté et de démocratie se sont développées et ont pris forme au XVIIIe siècle. Et ces idées, nous devons les défendre encore aujourd'hui. Les auteurs comme Voltaire, Diderot, Montesquieu, et les dramaturges comme Beaumarchais ont utilisé la littérature et le théâtre pour critiquer les conditions sociales de leur époque.

MARIVAUX *Ecritures p. 198* Très inspiré par la commedia dell'arte, Marivaux écrit des comédies: d'abord pour le Théâtre-Italien à Paris (où jouaient les comédiens italiens), théâtre dont il devient l'auteur attitré; et pour la Comédie-Française, à la fin de sa vie. Les thèmes que traite Marivaux dans ses pièces sont essentiellement ceux de l'amour et de la hiérarchie sociale. Il s'interroge sur les différences entre classes et sur la pertinence des conventions sociales, les remettant ainsi en question et se demande, par exemple, quelles sont les raisons qui empêchent un noble et une paysanne de s'aimer. Afin de contourner les conventions et de se jouer d'elles, ses personnages se travestissent, subterfuge qui permet de découvrir la vraie nature de l'amour ou de l'amoureux. Ses personnages se déguisent donc pour emprunter une personnalité ou un rang social autre que le leur, comme dans La double inconstance et Le jeu de l'amour et du hasard, qui mettent en scène Arlequin, un personnage emprunté à la commedia dell'arte. Chez lui, l'obstacle à l'amour n'est ni extérieur, comme chez Molière, ni insurmontable, comme chez Racine. À cause de préjugés issus des différences sociales, de quiproquos et de questions d'amour-propre, les jeunes héros refusent de reconnaître qu'ils sont amoureux. Après les détours qu'impose l'orgueil, le

dénouement est heureux, comme dans toute comédie, et la pièce se termine par le triomphe de l'amour. Le théâtre de Marivaux explore les ressources d'un comique parfois grinçant, né du jeu de mots. Il s'élève contre les misères du peuple et celles où sont maintenus les protestants; il montre l'indifférence des princes, la souffrance des enfants, des femmes, des vieilles gens; il dénonce un monde mené exclusivement par l'argent. Il est souvent considéré en ce sens comme le père du théâtre moderne. Marivaux s'éloigne aussi des règles classiques et, au lieu de s'enchaîner à la tradition comme le font la plupart de ses contemporains, il repense son théâtre, en analysant ce qui caractérise le théâtre italien, à savoir: le déguisement et le jeu de masques. Ses acteurs échangent, comme ci-haut mentionné, leurs costumes, leurs personnages, leur rôle social, leur identité, leur langage, ces transformations permettant toujours à l'amour de triompher. **Le**

marivaudage On retrouve dans les œuvres de Marivaux une extrême subtilité de langage. Dans ses pièces, les maîtres ont le langage des salons, tandis que les valets font renaître la préciosité ridicule. Mais ce que la critique littéraire a appelé le marivaudage n'est jamais une affectation. Les pièces de Marivaux ne diffèrent que par la nature de l'obstacle qui sépare les deux jeunes gens et par leur manière de le franchir, grâce au marivaudage: un manège de galanterie délicate et recherchée.



BEAUMARCHAIS *Écritures p. 202*

Dans la préface au *Mariage de Figaro*, Beaumarchais écrit que le but de l'auteur est d'amuser en instruisant. Comme ses amis philosophes, il défend le drame bourgeois et crée une nouvelle forme de satire sociale en faisant "la critique d'une foule d'abus qui désolent la société". Il a formulé certaines idées neuves du siècle. En effet, Figaro (qui est en quelque sorte l'alter ego de Beaumarchais) fait l'éloge du mérite personnel, s'élève contre les privilèges dus à la naissance (noblesse) et s'indigne, par exemple, du droit de cuissage (Féod. droit du seigneur de passer la première nuit de noces avec la nouvelle mariée). Quant à Marceline, elle dénonce la dépendance féodale où sont maintenues les femmes. Les nombreux abus de la justice y sont aussi ridiculisés. On rit plus qu'on ne pleure dans le théâtre de Beaumarchais, mais sa pièce la plus achevée, *Le Mariage de Figaro*, a aussi retenu la leçon du drame. Mêlant le comique et le sérieux, le réalisme et la

fantaisie, la société et l'individu dans sa quotidienneté, le verbe, la musique (puisque "tout finit par des chansons") et le geste, elle est ce spectacle total qui efface les frontières et les règles que la tradition avait imposées. C'est par son style que Beaumarchais fait œuvre vraiment moderne, en renouvelant le comique à la scène. Ses contemporains le considèrent d'ailleurs comme "le fils de Molière", car il renoue avec la tradition moliéresque (en créant par exemple un type, Figaro) en alliant à cette tradition le ton léger de la plaisanterie. Les répliques de ses pièces sont vives, percutantes, mais n'excluent pas le monologue passionné, dont le plus célèbre reste celui de Figaro, dans *Le mariage de Figaro* (Acte V, scène III). Ces monologues font des personnages, souvent très typés, des êtres profonds, vivants ou émouvants. Figaro a hérité des valets de comédie, mais il ne se contente pas d'être une doublure plus ou moins brillante de son maître, il vit une vie autonome, passionnée, qui fait de lui le héros de la pièce. La vie de Beaumarchais est un véritable roman d'aventures Cet homme est animé par deux passions: le goût de l'intrigue et le désir d'ascension sociale et d'argent. C'est à ce grand « aventurier » qui vit à la croisée de deux mondes, entre un Ancien Régime qui est en train de s'écrouler et une République qui va naître, que l'on doit le renouvellement de la comédie.

BIOGRAPHIE

Pierre Augustin Caron de Beaumarchais naît à Paris en 1732. Son père, horloger, lui apprend le métier. Après son mariage avec Madeleine-Catherine Aubertin, il enseigne la harpe aux filles de Louis XV. Plus tard, il rejoint le monde des finances grâce à sa rencontre avec Paris-Duverney. Les intrigues qui jalonnent sa vie lui confèrent une réputation de libertin. Il effectue de nombreux voyages et décide de s'adonner à l'écriture. Ses premiers drames ne remportent pas de succès particulier en comparaison de sa première comédie, *le Barbier de Séville* (1774). Sévèrement censurée, la pièce modifiée suscite un vif enthousiasme en 1775. Il apporte une suite à son œuvre dans *le Mariage de Figaro*, également soumise à la censure (1784), et *la Mère coupable*, une pièce plus larmoyante (1792). Dans cette célèbre trilogie, Beaumarchais fait une critique de la société française et notamment de l'inégalité des classes.

THEMES FONDAMENTAUX

- **Le comique** : Beaumarchais plut aux parisiens qui voyaient en lui "le fils de Molière" à cause de sa gaieté et de son esprit. Ses personnages sont toujours spirituels, attachants et bien vivants, mais ils n'ont ni la dimension psychologique, ni le réalisme social de ceux de Molière.

- **Les comédies d'intrigue**:- Le fil de l'intrigue y est simple mais le public est maintenu en "suspens" par ses méandres, ses surprises et ses rebondissements qui fournissent des situations comiques, des jeux de scène qui maintiennent le spectateur en haleine et constitue l'originalité de Beaumarchais. Ainsi, le sujet du *Barbier* est le même que celui de *l'Ecole des femmes* mais la poésie, l'amour est le hasard y jouent un plus grand rôle.

- **La comédie psychologique** : Le « comique » devient encore plus que chez Molière un enjeu moral et politique : le théâtre doit « éduquer » une nouvelle classe moyenne en cours de constitution. La comédie perd un peu de sa franche gaieté et gagne un côté « moralisateur ». Marivaux invente la comédie « psychologique » : la psychologie des femmes y tient une place importante. Ses thèmes de prédilection sont la naissance du sentiment amoureux, les complications liées aux préjugés dus à la naissance, le manque de confiance, le mariage contrarié (comme chez Molière, mais chez Marivaux, l'obstacle n'est plus la barrière sociale, mais celle de la psychologie, du sentiment).

- **Le maître de la comédie satirique** : A la fin du 18^e siècle, Beaumarchais renouvelle la comédie grâce à son personnage Figaro : c'est le descendant de valets de comédie et de personnages de romans picaresques ; il incarne le goût de la liberté, l'esprit frondeur, qui dénonce hypocrisies et abus de pouvoir. Dans *Le Barbier* comme dans *le Mariage*, Beaumarchais tourne au ridicule la noblesse. Il oppose la valeur de l'individu au privilège du à la naissance. Ruses, surprises, rebondissements, vivacité du dialogue caractérise la comédie satirique de Beaumarchais. Il met ainsi les rieurs du côté des partisans de la liberté et annonce sur la scène la Révolution française. Dans *le Barbier* Beaumarchais la satire sociale se limite pour la plupart à des plaisanteries traditionnelles contre les médecins, les gens de lettres et les juges, mais la satire du *Mariage* est franchement politique. Le sujet de la pièce montre le triomphe d'un valet sur son maître. Beaumarchais s'en prend aux institutions (justice, censure) et aux mœurs politiques (le favoritisme, l'intrigue, l'arbitraire) qui sont autant d'attaques contre l'Ancien Régime. Mais sa verve satirique demeure toujours gaie.

- **Bonheur, dynamisme et fantaisie** ; ajoutons qu'un autre trait de ce théâtre est d'être celui du bonheur. « Me livrant à mon gai caractère, j'ai tenté, dans *le Barbier de Séville* de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle. » Beaumarchais, dramaturge heureux ? Le mot n'est pas déplacé. Outre le franc comique de ses comédies, il se dégage une impression d'allégresse. Les personnages, du moins ceux du *Barbier* et ceux du *Mariage*, s'ils évoluent bien à Séville ou

au château d'Agua Frescas, vivent peut-être dans un monde à part, dans un royaume où les méchants sont bernés. On a le sentiment que Beaumarchais, à l'intérieur même d'une intrigue habilement conduite, prête une vie radieuse à ses héros, qui finissent toujours par vaincre les obstacles qui leur sont présentés. Toutes les difficultés se trouvent peu à peu aplanies. Il règne une atmosphère de fête galante, surtout sensible dans le *Mariage*.

- **Amour populaire** : Suzanne et Figaro= l'amour populaire, constant et heureux. Sentiment simple des gens du peuple qui contraste avec la corruption des nobles et l'hypocrisie de la société.

- **Amour courtois** : Chérubin et la comtesse forme un couple qui rappelle l'amour courtois. La dame, femme mariée, de condition supérieure, est placée sur un piédestal. Elle garde ses distances et ne récompense son soupirant qu'après qu'il ait réussi plusieurs épreuves. Chérubin l'a considère comme sa suzeraine dont il est le vassal. Elle le domine à titre de suzeraine, de marraine et de femme aimée. Il lui porte une vénération quasi religieuse (le ruban) qui n'exclue par pour autant la sensualité. Il complète son rôle de troubadour en lui chantant une romance (IV,2)

- **Mélange des genres** : Le mélange des genres dans la pièce : Diderot refusait le mélange des genres, Beaumarchais le pratique dans ses œuvres, où il joue sur divers registres : le sérieux, le pathétique et même parfois le tragique. On trouve différentes formes de comique : le comique de farce (gifles), le comique de situation et comique de mœurs (satire sociale). On trouve aussi le pathétique (reconnaissance entre Marceline et Figaro III, 16). On touche aussi à la tragédie quand Figaro évoque la mort possible de Chérubin sur un champ de bataille. De même, l'acte II voit se juxtaposer le comique et le pathétique (irruption du Comte à la scène 10). Le mélange des genres dans la trilogie : On passe d'une intrigue conventionnelle de la comédie dans le Barbier de Séville au drame dans La Mère Coupable. Chaque pièce, en quelque sorte opère un remaniement des genres, chaque journée est une étape dans l'histoire des personnages. Beaumarchais utilise différents effets comiques, ou peut-être plutôt différentes techniques pour nous faire rire : les exagérations, le jeu de cache-cache mis en scène, les inversions, les quiproquos, l'ironie et les répétitions. Ce sont des petites choses qui ont une grande importance dans la pièce.

Féminisme ? on peut se demander si Beaumarchais était féministe et révolutionnaire, car ce sont les deux sujets les plus discutés par les critiques. Il est vrai, par rapport aux autres pièces de la même période, que les femmes ont une grande importance dans les pièces

de Beaumarchais. Il leur a donné beaucoup plus de liberté qu'elles n'en avaient en réalité à l'époque.

L'écriture : Grand inventeur d'intrigues, Beaumarchais est doué aussi d'un grand pouvoir créateur sur le plan verbal. Les tirades, les dialogues, les jeux de mots, les accumulations, les variations sur les proverbes, les déformations des noms propres témoignent d'une grande virtuosité verbale. Son rythme, comme l'agilité des personnages et la rapidité de la mise en scène, appelle la musique que Beaumarchais introduit avec plaisir en attendant les adaptations que les musiciens feront de ses pièces : d'abord celle de Paisiello, qui tire un opéra du Barbier en 1780, puis celles de Mozart avec *Le Nozze di Figaro*, en 1786, de Rossini, avec son *Barbiere di Siviglia* de 1816, et de Darius Milhaud avec *La Mère coupable* de 1966.

LE BARBIER DE SEVILLE (1775)

Les personnages principaux sont : Figaro, le Comte, Rosine et Bartholo. Rosine est une jeune personne d'extraction noble. Elle habite avec le médecin Bartholo qui est aussi son tuteur. Bartholo est beaucoup plus âgé que Rosine, mais il veut quand même se marier avec elle. Rosine est malheureuse avec lui et elle se sent une prisonnière. Figaro est le barbier de Séville et le Comte est son ancien maître. Ils se retrouvent devant la maison de Rosine et Bartholo. Le Comte Almaviva est un grand d'Espagne et l'amant inconnu de Rosine. Il veut empêcher Bartholo de se marier avec Rosine, pour pouvoir l'épouser. Avec l'aide de Figaro, il réussira.

Résumé: *Le vieux médecin Bartholo vit à Séville avec sa jeune et riche pupille, Rosine, qu'il ne fait pas sortir et qu'il entend épouser. Mais le jeune comte d'Almaviva a entrevu Rosine et est tombé éperdument amoureux d'elle. Il rencontre par hasard son ancien valet, Figaro, devenu barbier à Séville. Connaissant bien Bartholo, Figaro aide Almaviva et l'introduit chez Rosine sous plusieurs déguisements successifs. Il se fait passer pour un jeune étudiant pauvre, Lindor. Auprès de Bartholo, au contraire, il se fait passer pour un militaire, puis pour un élève de don Bazile, le maître de musique de la jeune fille. Malgré la méfiance et la jalousie de Bartholo, Almaviva parvient à épouser Rosine « à la barbe et dans la maison du tuteur ».*

Après avoir débuté au théâtre par des drames bourgeois, comme Diderot, Beaumarchais connaît le succès avec la comédie. Dans *Le Barbier de Séville*, Beaumarchais reprend le schéma classique déjà utilisé par Molière dans *l'École des femmes*. Il est ainsi résumé par Figaro dans la dernière réplique de la pièce : « Quand la jeunesse et l'amour sont-

d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon droit La Précaution inutile. » (Acte- scène 8). Inutiles, en effet, sont toutes les précautions du vieux Bartholo pour empêcher le jeune comte d'Almaviva de séduire et d'épouser Rosine, sa pupille. Les intrigues se multiplient, les péripéties, les déguisements aussi, grâce à Figaro qui est le véritable moteur de la pièce. Mais c'est la jeunesse qui triomphe et qui fait triompher le droit nature! A l'amour et au bonheur.

LE MARIAGE DE FIGARO (1781)

Le *Mariage de Figaro* est une comédie qui pousse les thèmes du *Barbier de Séville* jusqu'au ridicule. L'intrigue se fonde sur une histoire d'amour contrariée autour de laquelle viennent se greffer tout plein d'autres intrigues. F Cette pièce a aussi un autre titre, La Folle Journée, qui convient très bien si on pense à toutes les choses qui arrivent pendant le même jour. Les personnages principaux sont : Figaro, le Comte, la Comtesse et Suzanne. Mais les autres personnages sont aussi d'une grande importance. Chérubin et Marceline sont par exemple des rôles créés spécialement pour provoquer certains sentiments chez les lecteurs, et dont je parlerai plus tard. La pièce a lieu le jour des noces de Suzanne et Figaro. Le Comte, qui a aboli « le droit du seigneur » en se mariant avec la Comtesse, offre une dot à Suzanne en échange de ses faveurs. Ni Suzanne, ni Figaro, ni la Comtesse n'aiment l'offre du Comte, ils décident de lui donner une leçon et de lui tendre un piège. D'un côté il y a Figaro, qui avec Chérubin et Bazile veut tromper le Comte, et de l'autre il y a la Comtesse, qui avec Suzanne veut faire la même chose. Marceline, elle, veut se marier avec Figaro. Mais elle se trouve être sa mère et Bartholo son père. Elle change d'avis et elle veut aider la Comtesse et Suzanne. Dans le dernier acte la Comtesse se déguise en Suzanne pour tromper le Comte. Croyant que la Comtesse est Suzanne, le Comte exprime ses sentiments envers elle. Quand il apprend que c'est sa femme, il a honte et il ne sait pas quoi dire. Après tous les obstacles, Figaro et Suzanne se marient.

Résumé : *Figaro, au service du comte d'Almaviva, s'apprête à épouser Suzanne, la femme de chambre de la comtesse. Mais le comte, au nom du droit du seigneur, veut faire de Suzanne sa maitresse. Aidés de la comtesse, les deux fiancés élaborent un plan pour obliger le comte à consentir au mariage et à renoncer à Suzanne. Les péripéties se multiplient au cours de cette « folle journée » (le sous-titre de la pièce) avec l'intervention d'autres personnages secondaires: Marceline, gouvernante de Bartholo, qui aime Figaro et qui a obtenu une promesse de mariage si Figaro ne peut lui rembourser une somme qu'il*

lui doit; Chérubin, un jeune page amoureux de la comtesse. Finalement, la comtesse et Suzanne tendent un piège au comte: Suzanne lui donne un rendez-vous auquel se rendra sa femme déguisée. Le comte déclare son amour, mais s'adresse, sans s'en apercevoir, à sa propre femme. Figaro, qui assiste à la scène, croit à la trahison de sa fiancée. Il se livre alors à un long monologue où il fait le bilan de sa vie et s'efforce d'en comprendre le sens. Quand il voit Suzanne déguisée en comtesse, tout est découvert. Almaviva demande pardon à sa femme. Mais un autre coup de scène révèle que Figaro est en réalité le fils de Bartholo et de Marceline qui vont enfin se marier. Figaro et Suzanne peuvent donc vivre heureux. Le Mariage de Figaro réalise parfaitement le programme que l'auteur s'est fixé dès Le Barbier de Séville : « J'ai tenté de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger, fin et délicat de notre plaisanterie actuelle.» Fondamentalement, donc, le triomphe de Beaumarchais tient à l'usage original qu'il fait des ressources de la comédie : «< imbroglio » à l'italienne, déguisements, jeux de mots. Le personnage de Figaro incarne le rire même. Devant sa folle gaité, sa philosophie souriante, son agilité, le spectateur rit, impressionné par sa désinvolture. Si Beaumarchais respecte les contraintes traditionnelles, en revanche il innove par le rire que ses comédies déclenchent. En effet, le comique de Beaumarchais ne tient pas seulement à l'intrigue ou au caractère ridicule des personnages, mais à la satire de la société, car son propos est aussi de faire « la critique d'une foule d'abus qui désolent la société » (Préface du Mariage). Ses comédies donnent une illustration du « désordre » du monde prérévolutionnaire où les rapports hiérarchiques sont en train d'éclater. Si Figaro se rattache à Scapin, à Frontin et à tous les valets débrouillards de la tradition comique, sa créativité, sa vivacité, sa fantaisie, son impertinence en font un personnage bien plus complexe. Il n'est pas seulement le valet qui triomphe de tous les obstacles, c'est celui qui se pose comme l'antagoniste du comte, qui le confond, le tourne en ridicule, triomphe de lui ; porte-parole de Beaumarchais, Figaro revendique son droit au mariage d'amour et à la liberté. Il incarne ainsi la nouvelle jeunesse de la fin du siècle, le tiers État, tous ceux qui sont exclus du pouvoir, alors que le comte et la comtesse du Mariage représentent le vieux monde, celui du compromis. Grace au rire donc, grâce à cet équilibre parfait entre le rire et le tragique, Figaro peut dénoncer la tyrannie des nobles, les privilèges liés à la naissance, les compromis, l'immobilisme, le mensonge. Du Barbier au Mariage, on assiste aussi à une évolution du personnage de Figaro. Sa philosophie, synthétisée dès la première comédie dans la phrase : « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer

», devient plus grave, plus pessimiste. Dans le Mariage, Figaro dit : << Je veux rire et pleurer en même temps. >> Le comique se mêle à l'émotion et au pathétique. Les personnages deviennent plus émouvants. Se croyant trahi, Figaro souffre sincèrement et verse ses « premières larmes » lors de la scène de la reconnaissance avec sa mère. La comtesse est partagée entre la tristesse que lui procure l'infidélité de son mari et le trouble que lui procure Chérubin, symbole de la jeunesse et du désir. Marceline qui proteste contre l'injustice de la condition des femmes, n'est plus un personnage totalement ridicule. Chacun se sent à la veille d'une crise. Mais si à la fin de cette « folle journée », « tout finit par des chansons » avec les personnages qui chantent en chœur le vaudeville ci-dessous, c'est pour oublier, pour un moment, les conflits latents et les drames qui vont bientôt éclater. Par le sort de la naissance, L'un est roi, l'autre est berger: Le hasard fit leur distance ; L'esprit seul peut tout changer. De vingt rois que l'an encense, Le trépas brise l'autel ; Et Voltaire est immortel. Bien plus que les tragédies de Voltaire qui militent en faveur de la tolérance ou de la liberté, Beaumarchais fait du théâtre la tribune des philosophes, et rivalise avec la prédication de l'église pour créer un nouveau mouvement d'opinion. Réflexif et satirique, le rire de la comédie devient celui de la philosophie.

LA MERE COUPABLE (1792)

Résumé : *Des années plus tard, un nommé Bégearss veut désunir le comte et la comtesse d'Almaviva pour s'approprier leur fortune. Il révèle au comte que le fils de la comtesse, Léon, est né d'une relation de celle-ci avec Chérubin, (mort depuis, à la guerre). La comtesse est désespérée. Grace à Figaro, le traître est démasqué. Les deux époux finissent par se pardonner les infidélités réciproques.*

Présenté comme un Tartuffe de la probité par Beaumarchais, Bégearss est un fourbe. Il s'immisce dans la famille Almaviva pour l'abuser et lui voler sa fortune. C'est dire qu'il n'use pas de piété pour tromper, mais joue plutôt avec les secrets de famille. Il révèle au comte l'adultère de sa femme Rosine avec le page Chérubin et la naissance illégitime de Léon. Situation de crise qui nous fait entrer dans le genre dit « larmoyant » en vogue au XVIIIe siècle : le comte doit divorcer, la comtesse entrer au couvent et Léon s'engager dans l'armée de Malte. Figaro lui-même a vieilli et perdu de sa joie de vivre. Toutefois, son dévouement reste intact et il redouble d'ingéniosité pour confondre le traître. Le comte finira par pardonner ; car enfin, La Mère coupable est dédiée au triomphe des bons sentiments. L'Ancien Régime s'est effondré, l'époque des compromis est révolue ; la gaité a laissé la place au drame, au pathétique et conclut logiquement cette trilogie qui couvre

un tiers de siècle. Chez Beaumarchais, on retrouve pourtant des aspects caractéristiques de son théâtre: la recherche de l'émotion, la dénonciation du mensonge, la recherche de sa véritable identité.

1734-1735, p. 200-201

BEAUMARCHAIS Que de trouble!

Corrigés

Vue d'ensemble

1 Il s'agit d'une scène de dispute entre la Comtesse et son mari, qui ont chacun quelque chose à cacher et éprouvent un malaise l'un envers l'autre.

2 C'est le Comte qui mène la discussion: la Comtesse marque beaucoup d'hésitation (points de suspension), elle se répète souvent (*je chiffonnais ... je chiffonnais*, l. 2), elle reprend les mots que lui tend son mari (*billet/quel billet*, l. 8-10; *quel bruit/du bruit*, l. 19-20; *préoccupée/préoccupée*, l. 23-24), ses phrases sont interrogatives ou faussement exclamatives (*qui voulez-vous qu'il y ait*, l. 26) et parfois même de simples interjections (*Hé!*, l. 29), comme si elle cherchait avant tout à gagner du temps. Les didascalies marquent son trouble (*troublée*, l. 2) et confortent le Comte dans l'idée qu'elle lui cache quelque chose. Au milieu de la scène, elle reprend un peu d'assurance (*Pour rien au monde*, l. 17) quand elle croit le Comte calmé, mais le bruit de la chaise la plonge à nouveau dans la frayeur et sa panique se manifeste par ses hésitations et même contradictions, jusqu'à ses deux dernières répliques où elle croit avoir trouvé la parade.

3 Le problème de ce couple est qu'il ne fonctionne plus en tant que tel, mais qu'un troisième personnage semble devoir rompre l'harmonie conjugale: ou Suzanne pour le Comte ou Chérubin pour la Comtesse, et toute la scène tourne autour de l'identité de cette tierce personne. Le Comte s'émeut qu'on parle de lui, parce que la conversation porte alors sur un sujet intime (et non sur les chiffons, comme on peut s'y attendre entre maîtresse et servante), et soit Suzanne pourra avoir dévoilé les vues que le Comte a sur elle, soit la Comtesse peut avoir confié à Suzanne (ou même à un rival) des détails intimes sur elle et lui... Il devient le troisième du triangle amoureux. Le Comte est poussé par la jalousie, même s'il ne semble plus aimer sa femme: il s'agit donc aussi d'orgueil. Mais il est mal placé pour accuser sa femme et ne veut pas non plus lui mettre dans l'esprit l'idée qu'elle aussi puisse vouloir être infidèle: d'où sa gêne (et les points de suspension) à l'accuser de front. Peut-être aussi prend-il son temps pour comprendre ce qui se passe.

4 Le Comte parle de *quelqu'un* (l. 12), puis *on* (*on a fait tomber un meuble*, l. 21) et *quelqu'un* (l. 25). La comtesse parle d'un *audacieux* (l. 14, qui serait donc un homme) puis réussit à faire croire que c'est Suzanne (une femme).

5 La comtesse a peur de son mari et ressent un malaise car elle est prise en faute: il y a vraiment un homme dans son appartement, que le Comte avait renvoyé. Elle a peur aussi pour Chérubin. À la fin, elle détourne la colère du Comte en l'accusant elle-même d'infidélité avec Suzanne, mais elle se trahit ainsi sans le savoir. Suzanne sert donc à mettre un (faux) nom sur

l'occupant du cabinet et aussi à détourner la colère du Comte.

6 Le mari considère sa femme comme une simple possession dont il est jaloux. Quand sa colère retombe, la conversation entre les époux est banale et montre qu'il reste peu de liens entre eux. Quand la Comtesse se prétend malade, le Comte ne manifeste aucune inquiétude, disant seulement: *le docteur est ici* (l. 18). En face de lui, la Comtesse est dans une position d'infériorité humiliante, d'autant qu'elle n'est coupable de rien (sinon du tempérament colérique et ombrageux de son mari) et se sait trompée par son mari. Le spectateur a pitié d'elle et trouve le Comte sévère, brutal et hypocrite.

7 La comtesse doit ne pas oser regarder trop souvent vers le cabinet mais sursauter au bruit de la chaise; peut-être ensuite se met-elle devant la porte. La chambre représente l'espace clos qui a pris au piège la Comtesse, image de sa condition d'épouse délaissée mais jalouée. Le spectateur voit, en plus des deux personnages, Suzanne qui est cachée derrière un meuble. Il s'amuse plus que ne le font les personnages car il est rassuré.

Synthèse

8 Cette scène crée une tension dramatique et instaure un suspense pour la suite. La comtesse va-t-elle trouver un moyen d'empêcher son mari de la tromper avec Suzanne? Chérubin semble, d'autre part, avoir réellement troublé la Comtesse (c'est un véritable désordre amoureux), qui, à partir de cette scène et de la jalousie manifestée par son mari, va cesser de le considérer seulement en enfant mais le voir comme un homme (il remplit ici le rôle de l'amant caché). Enfin, un regain d'affection entre les époux semble possible: cette chambre qui communique avec celle du Comte a souvent sa porte ouverte et le Comte paraît encore tenir à sa femme.

HISTOIRE : LA RÉVOLUTION FRANÇAISE *Écritures p. 202*

LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE

1789-1992 : De l'Ancien Régime à la constitution : En 1789 éclate la Révolution française : le 14 Juillet le peuple prend la Bastille. : De l'idée de l'égalité des philosophes, il naît l'idée de la Révolution Française avec le triptyque « liberté, fraternité, égalité » Le roi doit accepter la Constitution. Monarchie constitutionnelle C'est un moment fondamental de l'histoire de France, qui marque la fin de l'Ancien Régime et du Royaume de France, et le passage à une monarchie constitutionnelle.

- 1789 Début de la Révolution française : réunion des États généraux (5 mai).
- 1789 Le tiers état procède à l'appel des députés en l'absence de la noblesse et du clergé (juin).
- 1789 Le tiers état se proclame Assemblée nationale (17 juin). Serment du Jeu de paume (20 juin).
- 1789 Louis XVI invite les députés de la noblesse et du clergé à rejoindre l'Assemblée (27 juin).
- L'Assemblée nationale s'érige en Assemblée nationale constituante (9 juillet)
- 1789 Renvoi de J. Necker par Louis XVI (11 juillet).
- 1789 À Paris, prise de la Bastille (14 juillet).
- 1789 Création de la Garde nationale à Paris (15 juillet).
- 1789 En France, début de l'émigration des nobles (juillet).
- 1789 La « Grande Peur » se répand dans de nombreuses provinces françaises (juillet-août).
- 1789 Louis XVI rappelle J. Necker et reconnaît la nouvelle municipalité parisienne (17 juillet).
- 1789 En France, abolition des privilèges (4 août) [avec la proclamation de l'Assemblée nationale, cet acte consacre la fin de l'Ancien Régime] et Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (26 août).
- 1789 La liberté d'expression, reconnue dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (26 août), est suivie d'une floraison, en France, de nombreux journaux.
- 1789 Au moment du vote concernant le veto royal, les députés se répartissent selon leur position à gauche (contre) et à droite (pour) du président de l'Assemblée (28 août).
- 1789 Les Parisiens marchent sur Versailles (5-6 octobre).
- 1789 Louis XVI s'installe à Paris, aux Tuileries (6 octobre).
- 1789 Décret mettant les biens du clergé à la disposition de la Nation (2 novembre).
- 1789 Les Gardes nationales de province s'unissent (fin 1789).
- 1790 L'Assemblée vote le découpage de la France en 83 départements (15 février).
- 1790 L'Assemblée charge une commission d'élaborer un système de poids et mesures (printemps).
- 1790 Les Avignonnais, sujets du pape Pie VI, se soulèvent et demandent leur rattachement à la France (juin).
- 1790 Constitution civile du clergé (12 juillet).
- 1790 À Paris, fête de la Fédération ; La Fayette prête serment au nom des gardes nationales (14 juillet).
- 1790 Fondation du journal le Père Duchesne, par Jacques Hébert.
- 1791 En France, loi accordant la liberté d'expression au théâtre (janvier).
- 1791 Le bonnet phrygien se popularise.
- 1791 Pie VI condamne la Constitution civile du clergé.
- 1791 Loi d'Allarde supprimant les corporations (17 mars).
- 1791 Loi Le Chapelier (14-17 juin).
- 1791 Fuite de Louis XVI à Varennes (20 juin).

1791 Pétition républicaine au Champ-de-Mars, réclamant la déchéance du roi. Massacre des manifestants (17 juillet).

1791 Déclaration de Pillnitz signée par l'empereur d'Autriche Léopold II et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II afin de lutter contre la Révolution française (août).

1791 Instauration de la Constitution en France ; l'Assemblée constituante devient Assemblée législative (octobre).

1792 Composition de la Marseillaise, chant patriotique, par C. J. Rouget de Lisle (avril).

1792 L'Assemblée vote la déclaration de guerre à l'Autriche, sur proposition de Louis XVI (20 avril).

1792 Les prêtres réfractaires sont contraints de quitter le pays (26-29 mai).

1792 Soulèvements paysans et troubles dans les villes (printemps-automne).

1792 Devoir imposé aux généraux français d'abolir la féodalité dans les pays conquis.

1792 Manifeste de Brunswick (25 juillet).

1792 Commune insurrectionnelle à Paris ; l'Assemblée suspend Louis XVI (9-10 août).

1792 L'état civil est laïcisé et le divorce autorisé (septembre).

1792 Victoire de Dumouriez et de Kellermann à Valmy, face aux Prussiens (20 septembre).

Tous les privilèges sont devenus insupportables pour le Tiers Etat. Les exemptions d'impôt, les droit de banalité, les droits de péage, les monopoles tels ceux du colombier ou de la garenne, les redevances diverses, tous ces avantages, toutes ces inégalités et plus encore l'inégalité devant l'impôt révoltent les paysans et les bourgeois réunis. Plus encore que tous les avantages, la répartition arbitraire des différents impôts exaspère le contribuable qui accepterait plus volontiers un impôt que tous acquittent. La ruine du Trésor Public est en grande partie provoquée par la participation de la France à la guerre d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. La faim est donc le moteur du mouvement de révolte populaire, mais celui-ci aide et pénètre une révolution bourgeoise. Une réforme profonde du corps politique est nécessaire ; la monarchie s'y essaie. Elle n'y parvient pas. Son pouvoir s'affaiblit encore par la crise financière : les dépenses publiques sont passées de 200 à 630 millions de 1728 à 1788. Les rentrées d'argent sont faibles ; c'est non seulement le fait d'un mauvais système, mais aussi le résultat d'un état social qui dispense de tout impôt les aristocrates, possesseurs parfois de gros revenus. Pour résoudre la crise financière, Louis XVI convoque, en mai 1789, les États Généraux (avec les représentants des trois Ordres) et veut connaître les souhaits de « ses peuples ». 60 000 « cahiers de doléances » sont ainsi rédigés dans toute la France : on demande une constitution, on réclame la fin des privilèges féodaux et on dénonce les impôts. Les représentants du Tiers État se proclament bientôt en Assemblée nationale, puis constituante (1789). C'est le début de la Révolution. Le 5 mai 1789, les Etats Généraux s'ouvrent et la Révolution s'ensuit. L'Assemblée nationale a été proclamée constituante le 9 juillet 1789 (elle siégera jusqu'au 30 septembre 1791). Ses membres, qui ne se considèrent plus comme les

députés de l'« Ancien Régime » – la formule commence à être employée à la fin de 1789 – , appliquent immédiatement leur volonté de modifier l'organisation politique et sociale du royaume : c'est dans cette perspective qu'ils entament la rédaction de la Constitution. Le 14 juillet, la prise de la Bastille, symbole de la monarchie absolue, marque l'entrée des foules urbaines dans la Révolution. La Révolution, qui a été voulue par la bourgeoisie et qui a commencé pacifiquement, devient populaire, armée et violente. L'exemple de Paris est suivi en province. Marie-Antoinette refuse tout compromis avec les députés de l'Assemblée : la reine ne peut admettre l'idée d'une monarchie constitutionnelle. Elle encourage alors la guerre qui lui semble la seule porte de sortie pour la monarchie et concentre les haines populaires. Avec l'abolition des privilèges, c'est d'abord la fin de la féodalité (nuit du 4 août 1789) Le 26 août, l'Assemblée adopte la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, dont Mirabeau et Sieyès sont les principaux rédacteurs.



Cette déclaration est maintenant devenue le modèle de la plupart des Constitutions modernes. Elle établit les droits fondamentaux de l'être humain : le droit à la liberté, à la sécurité, à l'égalité de tous devant la loi et, enfin le principe de la souveraineté populaire, par lequel la Nation, et non plus une royauté de droit divin, est proclamée dépositaire du pouvoir.

- Elle niait l'absolutisme et les privilèges, l'arbitraire judiciaire et l'intolérance religieuse.
- Elle proclamait "*les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune*"
- Elle énumérait les droits naturels et imprescriptibles de l'Homme "*la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression*"
- Elle dégageait un certain nombre de principes "*Tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable ... nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public*".
- Elle confirmait la nécessité d'une séparation des pouvoirs. Egalement l'idée nouvelle de la Nation apparaît "*Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans*

la Nation; nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément."

- Elle restait cependant prudente et protégeait les biens de chacun "*La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité*".

À partir de 1790, l'organisation administrative, judiciaire et militaire de la nation est remise en chantier. Quatre-vingt-trois départements, de superficie sensiblement équivalente et dénués de tout privilège, remplacent les anciens découpages provinciaux. Alors que cette attaque contre les ordres monastiques ne provoque pas de véritable réaction, la réorganisation de l'Église – mise en œuvre par la *Constitution civile du clergé*, votée le 12 juillet 1790 – met le feu aux poudres. Privé de ses ressources propres, le clergé est pris en charge par la nation, qui alloue des salaires à ses membres, mais exige en contrepartie la prestation d'un serment de fidélité. La Constituante procède à un redécoupage des paroisses et des évêchés (dont certains disparaissent), pour les mettre en harmonie avec les communes et les départements. Ce sont les citoyens des assemblées primaires qui élisent désormais les clercs ; et les évêques reçoivent l'investiture spirituelle non plus du pape – qui est seulement informé de leur élection –, mais de leur archevêque. Marie-Antoinette finit par inciter Louis XVI à fuir pour une place-forte plus sûre. La famille royale est contrainte une première fois de quitter Versailles pour les Tuileries, suite aux émeutes populaires du 5 octobre 1789. Mais dans un premier temps, la reine est elle-même sous influence. Elle entretient une correspondance avec sa mère qui la guide depuis Vienne et la fait surveiller de très près par l'ambassadeur d'Autriche en France. En 1784, elle soutient les intérêts de son frère Joseph II dans sa querelle avec les Pays-Bas. Ses manœuvres aboutissent à un accord désavantageux pour la France, ce qui lui vaut un nouveau surnom, celui de "l'Autrichienne". Mais Louis XVI limite alors considérablement son influence. Ce n'est qu'après la naissance du Dauphin, alors que le roi semble incapable de faire face aux difficultés du royaume, que Marie-Antoinette s'implique personnellement dans les affaires publiques. Dépourvue de culture politique et d'expérience, elle se révèle incapable d'encourager les réformes attendues. Lorsque la Révolution éclate, Marie-Antoinette, affectée par la mort du dauphin, Louis-Joseph, ne scille pas une seconde et pousse le roi à résister. Mue par son orgueil, la reine s'oppose à tous les compromis qui lui sont présentés par les plus modérés, tels que La Fayette, Mirabeau ou Barnave. L'idée même d'une monarchie constitutionnelle la répugne. Elle

préfère se tourner vers ses frères, Joseph II et Léopold II, en leur demandant de l'aide. Digne et inébranlable, Marie-Antoinette affronte la situation avec un courage qui en étonne plus d'un. Toujours dans un état d'esprit combatif, elle convainc son époux de s'enfuir et le 20 juin 1791, le couple et les enfants s'évadent de Paris. Mais ils sont finalement interceptés à Varennes et ramenés vers la capitale dans une atmosphère particulièrement tendue. L'Assemblée législative de la nouvelle monarchie constitutionnelle succède à l'Assemblée constituante, en septembre 1791. Le roi prête serment, le 14 septembre 1791, devant l'Assemblée nationale constituante. Il n'est plus le roi de France mais devient le roi des Français. Ce changement de titre symbolise le transfert de la souveraineté vers le peuple. Engagée dans une guerre contre l'Autriche (1792), la France est menacée par un ultimatum austro-prussien qui veut protéger le roi. Le 27 mai 1792, un décret exige la déportation des prêtres réfractaires, tandis qu'un autre ordonne, le 4 juin, la constitution d'un camp de volontaires fédérés sous les murs de Paris pour arrêter l'avancée des armées étrangères. L'opposition du roi à ces mesures provoque une réaction des sans-culottes (dirigés par le club des Cordeliers), qui envahissent le palais des Tuileries, le 20 juin, pour contraindre le roi à revenir sur ses refus. Cela provoque alors la chute du roi et la fin de la monarchie constitutionnelle. Les Tuileries sont envahies par la foule furieuse et la famille est enfermée à la prison du Temple.

LA REPUBLIQUE

1992-1993 : *Première république La Convention proclame la République (21 septembre 1792). Le roi Louis XIV est guillotiné avec la reine Marie-Antoinette (1793).*

1792 Proclamation de la Ire République ; Convention girondine élue au suffrage universel ; massacres des suspects dans les prisons (première Terreur ; 22 septembre).

1792 Victoire de Jemmapes remportée par Dumouriez sur les Autrichiens (6 novembre).

1792 Début du procès de Louis XVI, défendu par Malesherbes et Desèze (11 décembre).

1793 Exécution de Louis XVI (21 janvier) et première coalition rassemblant l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, la Russie, l'Espagne, la Sardaigne et Naples contre la France révolutionnaire (février).

1793 Fouquier-Tinville, accusateur public du Tribunal révolutionnaire (mars).

1793 Début du soulèvement en Vendée (mars).

1793 Création du Comité de Salut public (composé de 9 membres élus pour un mois) dont feront partie Robespierre, Danton et Saint-Just (6 avril).

1793 En France, chute des Girondins (31 mai-2 juin).

1793 Assassinat de Marat par Ch. Corday (13 juillet).

1793 Décret de la levée en masse du peuple français (23 août).

La Convention, première assemblée élue au suffrage universel, proclame la République (21 septembre 1792). Mais les députés sont divisés. Les Girondins (des modérés liés à la

riche bourgeoisie) pensent que la révolution est finie. Les Montagnards, au contraire, s'appuient sur les « sans-culottes » qui réclament des mesures énergiques. Marie-Antoinette espère encore pouvoir échapper à la mort mais les massacres de septembre 1792 prouvent déjà le contraire. Mais l'accalmie est de courte durée. Le procès du roi s'ouvre le 3 décembre. Les Montagnards, conduits par Saint-Just et Robespierre, imposent l'idée que le roi doit être condamné. Malgré trois avocats prestigieux (Desèze, Malesherbes, Tronchain), il est reconnu coupable et est condamné à mort. La mort du roi relance la guerre : le gouvernement britannique rejoint les puissances continentales ; c'est la première coalition contre la France (1 février 1793). La Convention décide, le 24 février, de lever 300 000 hommes pour les envoyer aux frontières. Cette mesure s'accompagne de l'envoi d'émissaires de l'Assemblée, les représentants en mission, dans tous les départements pour en surveiller l'application. Contre les Girondins, dont ils ne cessent de dénoncer le modérantisme, les Montagnards obtiennent la création du Tribunal révolutionnaire (10 mars 1793) qui prononce sans appel sur les crimes politiques, la mise en place d'une procédure juridique exceptionnelle (19 mars) qui permet d'envoyer à la mort en vingt-quatre heures les insurgés pris les armes à la main, enfin, l'institution du Comité de salut public (6 avril), instance de coordination gouvernementale dont les pouvoirs iront grandissant. Louis XVI meurt guillotiné sur l'actuelle place de la Concorde, le 21 janvier 1793.

LA TERREUR

1993-1995 : *Il commence la Terreur avec Danton et Robespierre.*

1793 Victoire française de Hondschoote (6-8 septembre).

1793 Lois des suspects (17 septembre).

1793 Victoire de Jourdan sur les Autrichiens à Wattignies (16 octobre).

1793 La Rochejaquelein est battu par les armées républicaines, lors de la bataille de Cholet où s'illustre F. S. Marceau (17 octobre).

1793 Adoption du calendrier républicain (24 octobre).

1793 En France, découverte de l'Armoire de fer qui montre la collusion de Mirabeau avec la Cour (novembre).

1794 L'abbé Grégoire fait voter l'abolition de l'esclavage dans les colonies (4 février).

1794 Élimination de J. Hébert et de son groupe, par Robespierre (mars).

1794 Procès et exécution de Danton, de Camille Desmoulins et de Fabre d'Églantine (avril).

1794 Sous la présidence de Robespierre, organisation de la fête de l'Être suprême (8 juin) ; victoire française de Fleurus sur les Autrichiens (21 juin).

1794 9 thermidor an II : chute de M. de Robespierre (27 juillet) ; Début de la Convention thermidorienne (27 septembre).

1794 Fermeture du club des Jacobins (11 novembre).

1794 Loi sur l'instruction publique par Lakanal (18 novembre).

1795 L'Espagne cède à la France la partie orientale d'Haïti (traité de Bâle).

1795 Le Manifeste des Égaux, ouvrage de G. Babeuf et S. Maréchal.

1795 Élimination du mouvement sans-culotte.

1795 Annexion de la Belgique (1^{er} octobre).

1795 Révolte royaliste réprimée à Paris (5 octobre).

Alors que les armées étrangères assaillent à nouveau toutes les frontières, la Terreur « est mise à l'ordre du jour » par la Convention au début de septembre 1793. Les fédéralistes, les émigrés, les prêtres réfractaires sont déclarés « suspects » de crimes contre-révolutionnaires et sont désormais passibles de la peine capitale. L'unité révolutionnaire est mise cependant à l'épreuve. Les Montagnards, conduits par Robespierre, acceptent un certain nombre de mesures sociales réclamées par les sans-culottes : la loi du maximum(29 septembre 1793) fixe les prix des denrées et les salaires : les biens des émigrés sont mis en vente par petits lots, permettant leur rachat par la paysannerie ; tous les droits pesant encore sur la terre sont purement et simplement abolis ; les grains sont réquisitionnés. La rupture avec le passé est totale lorsque le calendrier révolutionnaire, décrété par Romme et imaginé par Fabre d'Églantine, remplace le calendrier romain le 5 octobre 1793 – soit le 14 vendémiaire an II. Lors de son procès, en octobre, Marie-Antoinette est accusée des pires maux, de la trahison à l'inceste : l'ex-reine est exécutée le 16 octobre. Dans les départements, une partie des représentants en mission mettent en œuvre une « terreur » qui s'en prend aux révolutionnaires modérés comme aux prêtres (réfractaires ou constitutionnels) : les statues des églises sont détruites, et des mascarades antireligieuses organisées à l'occasion de fêtes de la déesse Raison ; les denrées alimentaires possédées par les plus riches sont réquisitionnées, au besoin violemment, et le pouvoir est laissé à des groupes d'extrémistes aux intentions douteuses mais couvertes par des mots d'ordre politiques. Les Montagnards centralisent de plus en plus le pouvoir entre les mains du Comité de salut public. Dans cette révolution dans la Révolution, la tentation de la dictature est grande, pour établir par la nécessité de la violence le bonheur collectif à venir. La Grande Terreur est instaurée par la loi du 22 prairial an II (10 juin 1794). Les coupables d'accaparement, de défaitisme et de dilapidation, qui sont appelés « ennemis du peuple », sont désormais justiciables du Tribunal révolutionnaire. Certes, cette loi est édictée à la suite de tentatives d'assassinat sur des membres du Comité de salut public, dont Robespierre, mais elle témoigne avant tout d'une volonté moraliste radicale. Le 8 thermidor an II (26 juillet), dans un grand discours programmatique, Robespierre, revenant à la Convention, annonce de nouvelles mesures répressives contre des « conspirateurs », qu'il ne nomme pas. Le lendemain,

9 thermidor, les députés mettent Robespierre en minorité, l'empêchent de parler et enfin le décrètent en état d'arrestation, ainsi que ses proches. Les chefs sans-culottes, mis dans l'incapacité de mobiliser leurs troupes, réussissent malgré tout à délivrer les prisonniers et à les conduire à l'Hôtel de ville. Mais les forces de la Convention, conduites par Barras, s'emparent de Robespierre et de ses amis, qui sont exécutés le lendemain, 10 thermidor (28 juillet 1794). Dans les jours qui suivent, les clubs jacobins du reste du pays envoient des témoignages de satisfaction à l'annonce de la chute du « tyran ». Une légende noire naît, qui décrit Robespierre comme un révolutionnaire rêvant de guillotiner la France entière et d'accaparer tous les pouvoirs. Cet épisode dramatique illustre, en les poussant au paroxysme, les mécanismes qui sont à l'œuvre depuis les débuts de la Révolution. De fait, les factions révolutionnaires n'ont jamais cessé d'être en rivalité les unes contre les autres, les mots d'ordre politiques ont souvent été détournés de leur signification pour cacher des jeux politiques, les opinions ont été manipulées. La Convention « thermidorienne », épurée des Montagnards robespierristes, va régler ses comptes et tenter de sortir de la Terreur. On mêle ainsi, dans une condamnation générale et imprécise, extrémistes sans-culottes et Montagnards. Dans tout le pays, la réaction contre les sans-culottes est vive. Ces derniers sont rassemblés et exécutés au cours d'une contre-Terreur, ou Terreur blanche, qui touche des dizaines d'hommes à Aix, à Marseille et plus tard à Toulon.

LE DIRECTOIRE

1995-1999 : le pouvoir du Directoire

1795 Désignation du premier Directoire, dont font partie Barras et Sieyès (remplacé ensuite par Carnot).

1795-1799 Création des « républiques sœurs », République batave (1795), République cisalpine, République helvétique (1798), République ligurienne (1797), République romaine (1798), République parthénopeenne (1799), République de Lucques (1799).

1796 J. de Maistre s'oppose à la Révolution dans ses *Considérations sur la France*.

1796 Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens au pont de Lodi (10 mai).

1797 Exécution des chefs de la conjuration des Égoux à la suite de leur conspiration contre le Directoire en 1796.

1797 Victoire des royalistes aux élections législatives.

1797 Les Directeurs font invalider près de 200 députés (4 septembre).

1798 Victoire des néo-jacobins aux élections ; les députés sont de nouveau invalidés par les Directeurs (11 mai).

1799 J. Fouché, ministre de la Police.

1799 Bonaparte quitte l'Égypte, laissant le commandement à Kléber. Coup d'État du 18-Brumaire

Depuis la fin de la Convention nationale (26 octobre 1795), il y a la naissance du Directoire est organisé par la Constitution de l'an III, votée par la Convention le 22 août 1795. L'exécutif est détenu par un Directoire de cinq membres, dont l'un, désigné par tirage au sort, doit être renouvelé chaque année. Les directeurs – Barras, Rewbell, Carnot, Letourneur, La Révellière-Lépeaux... – se partagent toutes les attributions du pouvoir au cours de savantes tractations. Le principe de la Chambre unique est abandonné : les deux Chambres (Cinq-Cents et Anciens) doivent adopter conjointement les lois. Armés de nouvelles prérogatives, ministres et commissaires nommés peuvent faire appliquer dans les départements les décisions prises. Ainsi est confirmée la centralisation administrative amorcée en 1793 – qui renoue avec la centralisation monarchique –, même si les administrations départementales élues redeviennent puissantes avec la disparition des comités révolutionnaires. Les cadres administratifs et juridiques perdent leur caractère révolutionnaire extraordinaire. Le Directoire doit faire face à l'opposition des jacobins et à celle des royalistes. Les premiers, qui conspirent avec Babeuf pour renverser le régime, sont mis en échec (les conspirateurs sont arrêtés le 10 mai 1796). Contre les seconds, qui triomphent aux élections de 1797 et choisissent un des leurs comme Directeur (Barthélemy), les « triumvirs » (Barras, Rewbell, La Révellière-Lépeaux) font appel à l'armée, qui écarte la restauration monarchique par le coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) : 177 députés royalistes sont exclus. À ces difficultés intérieures s'opposent, à l'extérieur, les succès de la politique de Bonaparte (indépendante de celle du Directoire), dont la brillante campagne d'Italie (victoires d'Arcole et de Rivoli, 1796-1797) aboutit aux préliminaires de Leoben (avril 1797) suivis du traité de Campoformio (octobre 1797) et à la création d'États alliés, ou « républiques sœurs » (→ République Cisalpine et République Ligurienne). De nouvelles républiques sœurs sont créées (Républiques romaine et helvétique, février-avril 1798) et Bonaparte entreprend sa campagne d'Égypte (mai). Mais cette politique expansionniste provoque la formation de la deuxième coalition européenne contre la France (décembre 1798), qui est encerclée à l'été de 1799. Pour éliminer les jacobins, réviser la Constitution et créer un pouvoir exécutif fort, le Directeur Sieyès, soutenu par Barras et Ducos, fait appel à Bonaparte, qui, par le coup d'État des 18 et 19 brumaire an VIII (9-10 novembre 1799), renverse le Directoire et établit le Consulat.

LE CONSULAT

(9 novembre 1799), qui donne le pouvoir à Bonaparte. Début du Consulat et fin de la Révolution française.

Le soir du 10 novembre, le Directoire est aboli par le vote des Anciens et du reste des députés des Cinq-Cents, au profit d'un régime nouveau, le Consulat, qui prend la suite des principes révolutionnaires, mais en donnant les pleins pouvoirs à un triumvirat, dirigé de fait par le Premier consul, Bonaparte. La Révolution est stabilisée dans un régime autoritaire, qui garantit les mutations sociales antérieures en s'appuyant sur la dernière création de ces dix années de bouleversements, l'armée nationale. Il pratique une politique de réconciliation nationale en utilisant à la fois la persuasion et la force. Ainsi, il contraint les chouans à déposer les armes (→ chouannerie, janvier-février 1800). Mais il reste impitoyable pour les royalistes ou les Jacobins qui ne veulent pas accepter la main tendue. L'attentat royaliste de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800), qui échoue, lui permet de frapper d'abord les Jacobins, tenus pour responsables, puis les royalistes. Pour ôter au royalisme son soutien religieux, Bonaparte conclut le Concordat avec le pape Pie VII (nuit du 15 au 16 juillet 1801). Malgré les Articles organiques (qui plaçaient l'Église de France sous le contrôle de l'État), l'Église de France et le culte catholique sont rétablis en France. Pour consolider son pouvoir, le Premier consul organise une nouvelle campagne d'Italie (1800). Contournant les Autrichiens par la Suisse (Grand-Saint-Bernard, 14-23 mai 1800), il triomphe de justesse à Marengo (14 juin).

Dans le domaine administratif, le Code civil préparé dès 1800, est publié le 21 mars 1804 (appelé « Code Napoléon » à partir de 1807). Unifiant la législation en France, il insiste sur la propriété privée déclarée inviolable et assure la libre entreprise, chère à la bourgeoisie. Bonaparte accorde une amnistie aux émigrés (avril 1802) et poursuit l'œuvre de réorganisation et de centralisation de la France révolutionnaire (fondation de l'Institut de France et de la Banque de France). L'enseignement est surtout axé sur le second degré avec la création en 1802 des lycées, où est dispensé un enseignement classique et scientifique. La Légion d'honneur (19 mai 1802) doit servir à créer une élite pour le nouveau régime.

L'EMPIRE

(18 mai 1804) Napoléon Empereur de France

Le complot sert de prétexte à Bonaparte pour se faire confier par le Sénat le 18 mai 1804 le titre d'« Empereur des Français ». Le 2 décembre, Napoléon I^{er}, qui a épousé religieusement Joséphine, est sacré par le pape Pie VII à Notre-Dame.

LA TERREUR LINGUISTIQUE ET LA REVOLUTION PHONETIQUE

À la veille de la Révolution, la France était encore le pays le plus peuplé d'Europe (26 millions d'habitants) et l'un des plus riches. Néanmoins, tout ce monde paraissait insatisfait. Les paysans formaient 80 % de la population et assumaient la plus grande partie des impôts royaux, sans compter la dîme due à l'Église et les droits seigneuriaux, alors qu'ils recevaient les revenus les plus faibles. La bourgeoisie détenait à peu près tout le pouvoir économique, mais elle était tenue à l'écart du pouvoir politique. Pendant ce temps, la noblesse vivait dans l'oisiveté, et l'Église possédait 10 % des terres les plus riches du pays. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les révoltes populaires finirent par éclater, d'autant plus qu'elles avaient été préparées par la classe bourgeoise depuis longtemps. C'est le peuple qui prit la Bastille le 14 juillet 1783, qui fit exécuter Louis XVI et, en définitive, qui fit la Révolution, mais c'est la bourgeoisie qui accapara le pouvoir. La période révolutionnaire mit en valeur le sentiment national, renforcé par la nécessité de défendre le pays contre les armées étrangères appelées par les nobles en exil qui n'acceptaient pas leur déchéance. La langue, au XVIIIe siècle, se transformait : elle perdait sa politesse aristocratique pour prendre les allures démocratiques de la bourgeoisie : les locutions au langage de la boutique et de la rue. La transformation du langage se faisait parallèlement à l'évolution de la classe bourgeoise. Pour triompher de l'aristocratie soutenue par les monarchies européennes, la bourgeoisie dut soulever les masses populaires, qu'elle n'avait pas l'intention de mettre en mouvement. Tant que la bourgeoisie eut à lutter contre l'aristocratie, elle dut céder aux exigences populaires : elle fut obligée de faire la part du feu et d'accorder des réformes qui lui répugnaient et qu'elle reprit dès que sa situation s'éclaircit. Le mouvement de réaction commença avec Robespierre et continua, en s'accroissant, sous le Directoire. La constitution de 1793, qui accordait le suffrage universel, peut être considérée comme le point culminant du mouvement révolutionnaire ; votée le 23 juin, elle fut immédiatement suspendue et remplacée par la

Constitution de l'an III (1795) avant d'avoir pu être appliquée. Ces mouvements politiques de progression et de recul se prolongèrent jusque dans la religion, les arts, les mœurs et la langue. L'athéisme, après avoir été érigé en religion, fut imputé à crime, Dieu, aboli par décret, et le catholicisme redevint la religion nationale, après qu'on eut passé par l'Être suprême de Robespierre. La Révolution s'est bornée, en définitive, à détrôner la langue aristocratique et à ramener à la surface une langue parlée par des bourgeois et qui avait déjà été utilisée dans des œuvres littéraires. La nouvelle prononciation de la haute société de Paris sera appelée la « prononciation bourgeoise ». Ce mouvement de patriotisme s'étendit aussi au domaine de la langue ; pour la première fois, on associa langue et nation. Désormais, la langue devint une affaire d'État: il fallait doter d'une langue nationale la «République unie et indivisible» et élever le niveau des masses par l'instruction ainsi que par la diffusion du français. Or, l'idée même d'une «République unie et indivisible», dont la devise était «Fraternité, Liberté et Égalité pour tous», ne pouvait se concilier avec le morcellement linguistique et le particularisme des anciennes provinces. Puis, le décret du 2 Thermidor (20 juillet 1794) sanctionna la terreur linguistique. À partir de ce moment, les patois locaux furent littéralement pourchassés. Cette loi linguistique, même si elle fut abrogée presque aussitôt en raison de l'exécution de Robespierre (le 28 juillet 1794), nous donne une bonne idée des intentions des dirigeants révolutionnaires: **Article 1 :** *À compter du jour de la publication de la présente loi, nul acte public ne pourra, dans quelque partie que ce soit du territoire de la République, être écrit qu'en langue française.* Les révolutionnaires bourgeois y virent même un obstacle à la propagation de leurs idées; ils déclarèrent la guerre aux patois.. Henri-Baptiste Grégoire publia son fameux Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française où il dénonça la situation linguistique de la France républicaine qui, « avec trente patois différents », en était encore « à la tour de Babel », alors que « pour la liberté » elle forme « l'avant-garde des nations ». Mais la « terreur linguistique » ne réussit pas à détruire la « tour de Babel dialectale ». Malgré tout, cette période agitée et instable fit progresser considérablement le français sur le territoire national. Une autre cause importante dans la francisation : la vie des armées. L'enrôlement obligatoire tira les hommes de toutes les campagnes patoisantes pour les fondre dans des régiments où se trouvèrent entremêlés divers patois, divers français régionaux et le français national, la seule langue du commandement. Quant au code lui-même du français, il ne changea pas beaucoup au XVIIIe siècle. Le français

populaire ne remplaça pas la langue aristocratique. Tout vint d'en haut, c'est-à-dire de la bourgeoisie dont la variété de français n'était pas vraiment très différente de celle de l'Ancien Régime. À la fin du XIIème siècle oi s'est prononcée /oé/ puis /oè/. Si vous allez au Québec, c'est d'ailleurs comme ça qu'on prononce. Le peuple de Paris commence à prononcer /wa/ (UA) ; cette prononciation se répand bientôt à tout le pays et à la Révolution seuls les aristocrates continuent à prononcer /oè/. La seule influence populaire concernait la prononciation de l'ancienne diphtongue -oi qui, de wé (dans loi), passa à wa. Mais attention ! à la même époque, oi, dans certains mots, commence à se prononcer non pas /wa/ mais /è/. On a alors changé la graphie pour ai. C'est pour cette raison, par exemple, qu'il existe le mot « français » et le prénom « François » : le premier, à l'inverse du second, a subi la réforme de l'orthographe, ils se prononcent différemment mais sont d'origine commune. En outre les terminaisons de l'imparfait -ois et -oit , qui se lisent « é », prennent la forme en -ais et -ait qu'on leur connaît aujourd'hui.

1. Choisissez la bonne réponse.

- 1 À partir de 1720, la France connaît un demi-siècle de
 - a guerres
 - b misère
 - c prospérité.
- 2 C'est un avantage économique d'être le pays le plus
 - a riche
 - b peuplé
 - c vaste.
- 3 La France est devenue aussi une grande puissance
 - a militaire
 - b terrestre
 - c coloniale.
- 4 Cette période économique fait la prospérité de la classe montante :
 - a la bourgeoisie
 - b le clergé
 - c l'armée.
- 5 Au milieu de la richesse, l'État français reste
 - a faible
 - b fort
 - c pauvre.
- 6 Face aux noble et au clergé, c'est seulement le Tiers État qui paye
 - a les impôts
 - b les salaires
 - c les produits.
- 7 Le ministre Turgot essaie une réforme
 - a de l'État
 - b de la noblesse
 - c des privilèges.
- 8 Necker voulait diminuer les dépenses
 - a du roi
 - b de la reine
 - c de l'État.

2. Choisissez la bonne réponse.

- 1 La noblesse *de robe* a acheté
 - a un bien
 - b une charge
 - c un château.
- 2 La *robe* symbolisait la formation
 - a littéraire
 - b philosophique
 - c universitaire.
- 3 La noblesse *d'épée* est très
 - a moderne
 - b ancienne
 - c antipathique.
- 4 C'est la noblesse *d'épée* qui a
 - a le pouvoir
 - b l'argent
 - c l'appui du peuple.
- 5 La noblesse *de robe* profite de la monarchie
 - a forte
 - b faible
 - c absolue.
- 6 À cette période, il y a trois années consécutives de récolte
 - a bonne
 - b mauvaise
 - c excellente.
- 7 Le prix du grain
 - a descend
 - b monte
 - c reste le même.
- 8 Des émeutes pour la faim éclatent
 - a à Paris
 - b en Espagne
 - c en province.

3. Choisissez la bonne réponse.

- 1 Le roi convoque des représentants de chaque province et
 a des trois états
 b d'autres pays
 c du peuple.
- 2 Les derniers États généraux remontaient à
 a 1514
 b 1614
 c 1416.
- 3 Louis XVI fait sa convocation pour
 a janvier 1789
 b février 1789
 c mai 1789.
- 4 Le roi invite ses sujets à rédiger des cahiers
 a de dessins
 b d'excuses
 c de doléances.
- 5 La première séance est ouverte le 5
 a mai
 b juin
 c janvier.
- 6 Les députés du Tiers État se révoltent contre la votation par
 a tête
 b parti politique
 c ordre.
- 7 Ils forment l'Assemblée Nationale et se réunissent au
 a Cabinet des Lettres
 b Jeu de Paume
 c Jeu de Tennis.

4. Choisissez la bonne réponse ; si ce n'est pas la bonne réponse, corrigez-la.

1 L'Assemblée Constituante va limiter le pouvoir du clergé. V F

2 Le peuple attaque la Bastille à la recherche de prisonniers. V F

3 La Déclaration universelle des Droits de l'homme est votée le 26 août. V F

4 Le 14 juillet 1790, le roi jure fidélité à la Nation. V F

5 En 1791, le roi s'exile avec sa famille. V F

6 La première Constitution est de septembre 1790. V F

7 Après l'incarcération du roi, on rédige une nouvelle constitution. V F

8 Louis XVI est guillotiné en 1792. V F

5. Reliez les phrases 1-7 avec a-g.

- 1 Louis XIV et Colbert
- 2 La Nouvelle-France allait
- 3 Au milieu du XVIII siècle, dans les colonies,
- 4 La guerre des Sept ans
- 5 Par le jeu des alliances,
- 6 Avec le Traité de Paris de 1762
- 7 La revanche française vient
- a du Saint-Laurent à la Louisiane.
- b cette guerre entraîne toute l'Europe.
- c il y a beaucoup de tension entre France et Angleterre.
- d les Français, battus, récupèrent Martinique, Guadeloupe et Guyane.
- e dure de 1756 à 1763.
- f avec la Guerre d'indépendance.
- g renforcent la présence française en Amérique.



CHATEAUBRIAND *Ecritures p. 226*

René de Chateaubriand anticipe le Romantisme. Il est considéré comme l'une des figures centrales comme précurseur du Romantisme français (« Je veux être Chateaubriand ou rien » proclamait le jeune Victor Hugo).

BIOGRAPHIE

Il est né à Saint-Malo en 1768 d'une famille noble bretonne et il a une éducation fortement catholique. « Je me suis rencontré entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves » (*Mémoires d'outre-tombe*). En effet il vit le passage entre l'ancien régime et la révolution de 1789. Chez Chateaubriand écrivain et homme sont inséparables. Il naît à Saint-Malo en 1769, et puis il s'installe au château de Combourg où il habite avec sa sœur Lucile. René de Chateaubriand a vécu quatre-vingt ans de l'histoire de France, a traversé les régimes politiques, a voyagé sur tous les continents, et a réussi à allier à ces expériences le temps de la réflexion et de l'écriture. Ne pouvant faire un choix entre l'Eglise et la Marine, il y renonce et fuit la Révolution française en gagnant l'Amérique. A son retour, le double deuil de sa mère et de sa sœur l'incite à écrire 'Le Génie du christianisme'. Chateaubriand décide alors de consacrer sa vie à la littérature et à la politique. Ainsi, il est nommé secrétaire d'ambassade par Napoléon Bonaparte. Mais il prend peu à peu ses distances avec la vie politique et se remet à l'écriture. Ses écrits regroupent des oeuvres de voyages, des essais sur le catholicisme, des récits, et ses mémoires, 'Mémoires d'outre-tombe' dans lesquelles il se révèle être le grand précurseur du romantisme français. En 1791 il va aux Etats-Unis. Il reste fidèle à la monarchie absolue, donc il est un monarchiste pendant la Révolution Française. Pendant la Révolution il se retire en Angleterre et il rentre en France en 1800. Il écrit des romans chrétiens : **Atala (1801), Le Génie du Christianisme (1802) et René (1802).** En 1803 il est nommé secrétaire d'ambassade à Rome. Puis il part en Orient. Il écrit **Les Martyrs (1809)** En 1811 il rentre en France et il s'oppose à

Napoléon. En 1814-1830 avec le tour de Bourbons (Louis XVIII), il devient ambassadeur à Berlin et en 1830 il se retire de la vie politique. En se retirant, il commence à écrire l'épopée de sa vie (**Mémoires d'outre-tombe**), publié en 1848-1850. Il est mort à Paris le 4 juillet 1848.

THEMES FONDAMENTAUX

-la **passion** : Chateaubriand sent de l'ennui, du rejet du monde, le dégoût pour la solitude. La passion est une vague de son âme. Le "moi", le narrateur exprime ses sentiments personnels (frustration, envie, solitude, regrets)

- **culte du moi** : Chateaubriand se sent le protagoniste de la reconstruction du Christianisme

- **le mal du siècle**: il exalte sa propre solitude, tristesse, mélancolie et douleur au contact avec la nature et Dieu.

- **amour pour la religion chrétienne** : dans *Le Génie du Christianisme* et *Les Martyrs*

- **amour pour la nature** : le spectacle de la nature avec ses paysages tourmentés, rend triste l'âme de Chateaubriand. Il décrit la Bretagne, mais aussi les lieux exotiques Amérique et Orient. Il reprend la Nouvelle Héloïse et la théorie du bon sauvage du *Contracte Social* de Rousseau: Chateaubriand comme Rousseau idéalise le contact avec la nature, qui est considérée comme mère. *Atala* raconte la vie sauvage au contact avec la nature et *René* raconte l'amour

- **fuite dans le temps et amour pour le passé** : dans *Les Martyrs (1809)* il évoque une épopée des martyrs chrétiens contre le paganisme sous l'Empire Romain. L'évasion, le retour dans le passé ce qui permet d'échapper à la réalité Il y a du lyrisme romantique souligné par l'omniprésence du "je"

- **fuite dans l'espace et amour pour l'exotisme** : dans *Le Génie du Christianisme (1802)* il parle de l'Amérique. Dans les *Mémoires d'Outre-tombe* il évoque l'Italie et Venise. Au début du grand drame révolutionnaire, il était absorbé exclusivement dans des rêves de poésie et de voyage, et il partit enfin en 1791 pour l'Amérique septentrionale, dans le but apparent de chercher le fameux passage du Nord-Ouest, mais entraîné en réalité par son imagination aventureuse et par cette passion du romanesque qui fut sa muse de toute sa vie. Il partageait

d'ailleurs à cette époque l'engouement universel pour le nouveau monde émancipé, et nourrissait son esprit des paradoxes poétiques de Rousseau sur les beautés de la vie sauvage et de la pure nature.

- **La nature comme refuge** : la nature, nature sauvage est en harmonie avec les passions du romantique qui cherche à percer la complexité de l'univers qui l'entoure

- **christianisme** : avec le Génie du christianisme, Chateaubriand exprime sa profonde conviction chrétienne. Il soutient l'idée de Mme de Staël de recouvrir le passé...pour lui le Moyen-âge représente l'identité nationale et occidentale du Christianisme

- **exotisme** : le protagoniste de René, l'homonyme René reprend l'exotisme de Montesquieu (*Lettres Persanes* où il raconte que deux persans Uzbek et Rica se sont fixés à Paris et ils observent la corruption et critique la société française. (CPR. Il y a chez Montesquieu la théorie de climats : Les climats influencent les peuples (les arabes ne boivent pas des alcooliques parce qu'ils vivent dans des pays chauds).

- **Vers le Romantisme** : Prérromantisme après Rousseau, Chateaubriand est le maître le plus direct des romantiques. L'amour n'est pas seulement analysé, il s'exprime directement, violent, douloureux, tragique puisqu'un obstacle essentiel lui interdit de s'accomplir. Supérieur au monde, il est idéalisé, divinisé, presque. Le personnage de René, prototype du héros romantique, illustre le « vague des passions », une perpétuelle insatisfaction, une mélancolie, un dégoût de la vie, un désaccord entre le moi et le siècle. le héros romantique se confie, s'épanche, parle de soi. le lyrisme de chateaubriand façonne une sensibilité qui s'épanouira dans le romantisme.

ŒUVRES

ATALA (1801)

C'est une histoire d'amour entre Atala qui est chrétienne et Chactas qui est indien (CPR. *Lettres Persanes* de Montesquieu). Atala se tue parce qu'elle s'est consacrée à la vierge, elle craint de manquer à sa promesse (CPR. Lucie de Les

fiancés de Manzoni). Il y a un conflit entre l'aspiration naturelle à la chair et la loi religieuse. Il y a le goût de la solitude et de la mélancolie. Le christianisme est le thème fondamental du roman. Atala périt victime de la superstition religieuse (CPR. *Phèdre* de Racine/*Iphigénie* de Lucrèce). Chateaubriand s'indigne contre une loi qui contredit la nature. Il y a la nouveauté de l'exotisme américain. La nature est mère des personnages et il y a le mythe du primitivisme (CPR. Rousseau). Indienne et chrétienne, Atala, vouée à Dieu par sa mère, s'empoisonne pour ne pas succomber à l'amour qu'elle éprouve pour l'indien Chactas. Nous sommes en Floride, au XVIII^e siècle ; orages, chasses au castor, clairs de lune, fuite à travers la savane : la nature, omniprésente, flatte le goût des contemporains pour l'exotisme. L'amour tragique et la nature associée au sentiment sont des thèmes que toute une génération reprendra.

RENE' (1802)

René raconte sa propre histoire à ses amis...il a vécu une jeunesse pleine de folies et de passions, mais aussi d'ennui. Il est lié à sa sœur Amélie (élément autobiographique la sœur de C. s'appelait Lucile (thème de l'attachement à la famille/au nid CPR. Pascoli). Las du monde, René part pour l'Amérique et sa sœur se ferme dans un couvent pour les sentiments ambigus qu'elle éprouve pour son frère. René est le premier héros romantique : il sent la vague des passions, une dichotomie entre l'idéal et le réel. René est une âme inquiète avec un besoin tyrannique de s'abandonner à la violence des passions. C'est un héros romantique, parce qu'il comprend que la réalité ne peut pas répondre à « l'infini de ses aspirations » (opposition réel/idéal). Pour dissiper l'ennui, il se lance dans le voyage (CPR. Baudelaire) : son besoin d'infini fait penser à *Werther* de Goethe, à *Jacopo Ortis* de Foscolo et aussi à *Oberman* de Senancour. Chateaubriand est considéré comme un des précurseurs du mouvement romantique. René et Atala sont deux œuvres liées. D'ailleurs, on comprend mieux l'une en lisant l'autre. Le héros se réfugie dans les livres. Sa seule expérience de la vie est littéraire. Les passions amoureuses rendent les hommes faibles et hésitants. C'est pour cela que les anciens séparaient les sexes. Ainsi, ils gardaient de l'énergie disponible pour vaquer à leurs activités. Chateaubriand s'est servi de sa propre enfance pour créer

celle de René. La solitude qui caractérise René est inspirée de celle qu'a réellement vécue Chateaubriand. Ce roman est pourtant une pure œuvre de fiction. Un des thèmes principaux est bien évidemment la solitude. René ne se supporte plus. Son comportement frôle la misanthropie (CPR. Molière). Sa solitude devient de plus en plus difficile à supporter, il décide de parcourir le monde pour oublier sa solitude. Il sait que quelque chose lui manque mais il ne sait pas vraiment identifier ce mal mystérieux dont il souffre. La sœur de René, la douce Amélie est la seule qui arrive à communiquer avec le jeune homme. Ce n'est pas un amour sororal serein qui règne entre les deux. Le voyage est un peu une métaphore du vide existentiel qui étreint René. L'Europe est son terrain de jeu. La Belgique, la Grèce et même la France sont les points de chute de René. La religion est aussi un des thèmes majeurs du récit. C'est Amélie qui est attirée irrémédiablement par la religion au grand désespoir de René. Amélie voit la religion comme un moyen d'élever son âme et d'accéder à une vie plus sereine. Elle voudrait que René soit aussi inspiré qu'elle. Ce n'est pas vraiment le cas. Amélie décide de passer sa vie au couvent pour se repentir de l'amour incestueux qu'elle éprouve envers René. Elle finira par se dévouer toute entière à la vie de religieuse. Sa mort prend sens car elle a donné sa vie pour soigner ses compagnes. Le thème de la colonisation est aussi abordé de façon succincte. Même retiré dans la tribu des Natchez René est toujours en proie à des émotions contradictoires dont la violence le submerge. René fait preuve d'une instabilité qui est très difficile à comprendre et pour lui et pour sa sœur Amélie. Souvent le jeune homme manque de logique et s'isole inutilement. On peut se demander s'il n'est pas en train de perdre la raison. On finit par se demander si René ne souffre pas de neurasthénie. Son calme apparent n'est que de surface. L'intérieur de René est trouble et plein de tourments. Il pense au suicide, à des idées noires et ne semble pas pouvoir sortir de cet état d'esprit négatif. Les idées morbides le poursuivent où qu'il aille comme une malédiction. René ne se connaît pas. Son identité est fractionnée, l'inceste le ronge puis le dévore. L'éloignement puis la disparition d'Amélie n'y font rien. Dans ce récit, l'épopée n'est pas seulement romanesque, elle est aussi spirituelle.

GENIE DU CHRISTIANISME (1802)

Le Génie du Christianisme voudrait être une apologie de la foi chrétienne, mais Chateaubriand suit sa sensibilité et le roman manque de base philosophique, mais l'approche est sentimentale. Dans l'œuvre il dit que « la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts, aux lettres ». Il dit aussi que les romantiques ne doivent pas faire appel à la mythologie païenne (CPR. Manzoni). Il y a un fort sentiment de la nature, qui est considérée comme une mère. Il cite la Bible (ses modèles sont Dante et Milton). C'est selon Chateaubriand lui-même un double deuil (la mort de sa mère et de sa sœur en 1798) qui l'incite à écrire le Génie du Christianisme ou Beautés de la Religion chrétienne. Lorsqu'en 1799, Chateaubriand commence la rédaction du *Génie du Christianisme*, il réside en Angleterre. Alors que deux ans auparavant (1797), il avait publié *Essai sur les révolutions*, un texte qui réduisait le christianisme à un simple fait historique et social, avec le Génie du Christianisme, il opère une étonnante conversion (" J'ai pleuré et j'ai cru..."); un livre également marqué du sceau du remords " Un livre écrit en expiation de l'Essai".

Le *Génie du Christianisme* paraît en France en 1802, juste après la réconciliation entre l'Eglise et l'Etat, et à un moment où la France sort du chaos révolutionnaire et aspire à un renouveau religieux. Ce livre remporte un immense succès, l'auteur ayant su capter les aspirations et la sensibilité de cette période.

Le *Génie du Christianisme* célèbre le christianisme, mais contient également une réflexion politique et morale. Chateaubriand souhaite apporter la démonstration que la religion chrétienne, est " la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ", et est aussi un facteur de progrès.

Résumé: 1ère partie : Dogmes et doctrines Chateaubriand y expose la beauté des dogmes, des sacrements, des vertus théologiques, des textes sacrés, et des mystères de la religion chrétienne . Il y dresse un tableau de l'univers chrétien et essaie de prouver l'existence de Dieu au travers de l'harmonie du monde et des merveilles de la nature. **2ème partie : Poétique du Christianisme** Il donne ici une explication des effets et de l'influence de la foi chrétienne sur l'inspiration poétique. Il compare la littérature ayant subi l'influence du christianisme à celle de la

littérature antique et en conclut qu'aucune religion n'a aussi profondément pénétré les mystères de l'âme humaine, ni aussi fortement senti les beautés de l'univers.

3ème partie : Beaux-arts et littérature Chateaubriand évoque l'influence du christianisme sur le développement de l'architecture (églises gothiques, cathédrales) , la peinture (les thèmes chrétiens qu'elle a représentés, tel le sacrifice d'Abraham) . Il montre également comment elle a influé sur les travaux des savants, des philosophes, des historiens. Il cite comme exemple le génie de Pascal, l'éloquence de Bossuet, La Bruyère et Fénelon. Il termine cette partie par une réflexion sur le rapport entre nature, religion et passion.

4ème partie : Culte Cette dernière partie est un aperçu historique des traditions , des cultes et des cérémonies de la religion chrétienne . Chateaubriand y évoque la sonnerie de cloches, la décoration des édifices religieux, la solennité des offices.

Né sur les ruines de l'empire romain, le Christianisme a été un puissant élément de la civilisation ; un moment, il a été mis en danger en raison de la brutalité des hommes. Pour Chateaubriand il "sortira triomphant de l'épreuve qui vient de le purifier"

LES MARTYRS (1809)

Ce roman historique veut prouver que le christianisme se prête mieux que le paganisme, à l'emploi du merveilleux, au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. Eudore, officier chrétien de l'armée romaine, raconte ses voyages et ses amours, avant de périr dans l'arène en compagnie de son épouse **Cymodocée**, une jeune Grecque convertie par lui. C'est le parcours initiatique d'un jeune homme qui, de l'indifférence religieuse, s'élève jusqu'au zèle vertueux du martyr. Chateaubriand a beaucoup mis de lui-même dans son héros un peu volage et dans ses souvenirs de campagnes, ce qui donne une tonalité très juste à certaines pages rappelant la Bretagne ou la campagne des Ardennes. Napoléon transparaît derrière Galérius, et l'infâme Hiéroclès fait penser à Fouché. L'épisode le plus fort des Martyrs est certainement celui des amours d'Eudore et de Velléda, la druidesse gauloise. Avec cette figure, Chateaubriand met en scène, encore une fois, la tentation qui rapproche deux amants de cultures différentes et, pour une fois, la transgression de l'interdit. La religion chrétienne est plus favorable

que le paganisme au développement des caractères. Chateaubriand (CPR. De Vigny – Destinées) utilise le merveilleux chrétien au lieu de la mythologie (qui est une offense à Dieu créateur-Hugo/Manzoni). L'œuvre raconte le témoignage des martyrs (CPR. Vision biblique de Chateaubriand en opposition à la vision laïque de la Bible de De Vigny).

MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE (1848)

L'œuvre est une autobiographie (CPR. Confessions de Rousseau) où Chateaubriand raconte sa vie parce qu'il veut qu'à travers l'œuvre d'art, elle devienne éternelle. Il veut que ce livre sorte après sa mort. Le livre est partagé en 4 étapes : 1) Jeunesse 2) Carrière littéraire 3) Carrière Politiques 4) dernières Années. Dans l'œuvre on comprend que la mort l'attire et lui fait horreur. Chateaubriand reste toujours l'insatisfait René (comme Didimo Chierico de Le Grazie de Foscolo reste l'Ortis plus « disilluso che rinsavito » (plus déçu que revenu à la raison »). Dans cette œuvre, il retrace les épisodes principaux de son existence aventureuse, des landes bretonnes aux forêts du nouveau monde, de l'armée des princes en Allemagne à l'exil en Angleterre. Les Mémoires tiennent aussi un peu du récit autobiographique tel que l'avait pratiqué Jean-Jacques Rousseau. Chateaubriand livre les secrets de son inexplicable cœur, se présentant comme le véritable René, révélant l'origine des sentiments qu'il avait prêtés aux êtres imaginaires de sa création et expliquant comment peu à peu ces personnages furent tirés de ses songes. Chateaubriand transforme les Mémoires en un discours funèbre appelé à enregistrer de façon privilégiée les changements survenus dans l'histoire : disparition des hommes et des paysages, des croyances, des mœurs et des institutions. Complaisamment, Chateaubriand visite les cimetières, compte les morts et raconte les agonies, élevant ainsi le temple de la mort à la clarté de ses souvenirs, comme il se l'était promis. Il s'agit aussi d'un poème lyrique dont les sources d'inspiration sont nombreuses : la nature, la mer en particulier, l'amour, la jeunesse. Un double thème domine, la poésie du souvenir et de la mort. L'immortalité promise par la foi chrétienne ne lui suffit pas : il veut être immortel par sa gloire, dans la mémoire des hommes. C'est également un poème épique car si Chateaubriand n'aime pas Napoléon, il l'admire car il a le sens de la grandeur.

Retomber de Bonaparte et de l'empire à ce qui a suivi, c'est tomber de la réalité dans le néant. Il s'annonce très clairvoyant lorsqu'il annonce l'avènement de la démocratie.